

Vendredi 19 avril 2013 (<http://www.lestroiscoups.com/article-atteintes-a-sa-vie-de-martin-crimp-critique-theatre-de-la-jonquiere-a-paris-117347963.html>)

**« Atteintes à sa vie », de Martin Crimp (critique),
Théâtre de la Jonquière à Paris**

Vie en morceaux

Par Juliette Rabat

Les **Trois Coups.com**

L'illustre Compagnie inutile présente « Atteintes à sa vie » du Britannique Martin Crimp sur la scène du Théâtre de la Jonquière. Un texte complexe que la mise en scène d'Émilie Chehilita parvient à s'approprier avec justesse.

Ce qui frappe de prime abord dans *Atteintes à sa vie*, c'est la structure pour le moins déconcertante du texte. Construite comme une succession de 17 scènes, « 17 scénarios pour le théâtre », la pièce de Martin Crimp tente de saisir un objet fluctuant : la vie d'Anne, appelée aussi Annie ou Anya en fonction des pays où elle se trouve. De ce personnage absent, les différents discours tenteront de saisir le caractère, les aspirations, les motivations, dessinant un portrait en creux de « toutes les choses qu'Anne peut être ». Le texte de Martin Crimp, qui ne contient que peu d'indications de jeu et de situation, et ne cite aucun personnage en dehors de l'absente, offre donc une latitude vertigineuse au travail de mise en scène.

De cette liberté, Émilie Chehilita profite pleinement, sans jamais trahir l'esprit du texte. *Atteintes à sa vie* est une pièce sur les restes, les traces laissées par une existence. Et comme l'on est sur une scène de théâtre, ces empreintes s'incarnent essentiellement sous deux formes : les récits et les objets, dont la mise en scène orchestre habilement le dialogue. Aux différents discours sur Anne font écho les objets formés de tissus colorés et noués qui jonchent le sol : un arbre, des poufs modulables, un cendrier géant, un buste et des jambes. On peut simplement regretter que le rôle joué par ces éléments de décor ne soit pas plus explicite,

si ce n'est leur utilité fonctionnelle puisqu'ils permettent des changements de scène rapides et un glissement continu d'un tableau à un autre.

Kaléidoscope

La question de la médiatisation qui traverse la pièce est en revanche bien rendue, notamment dans le jeu d'éclairages, qui suggère tour à tour une scène de cabaret, un plateau de télévision ou de cinéma, une discothèque, les planches d'un théâtre. Les personnages passent ainsi sans cesse de l'ombre à la lumière, de l'obscurité aux feux de la rampe, même si dans cette surexposition, leur anonymat reste total, leur solitude absolue. Chacun devient ainsi tour à tour un témoin et un passeur d'information. Sa parole livre la clé, souvent biaisée, d'une des pièces formant le puzzle géant et éclaté de l'existence d'Anne, à la fois amante, bourlingueuse, victime et bourreau, artiste et terroriste.

Cet éclatement, rendu par les objets et la musique, apparaît aussi dans la variété des registres de jeu présents sur scène : on passe du dialogue classique au music-hall, du chant à la danse, et d'une langue à une autre. Cet entremêlement généralisé des genres, des discours et des langues employées est particulièrement réussi et donne paradoxalement au tout sa cohérence. Il faut à ce titre saluer la prestation des comédiens, notamment de Maud Dhénin, Gildas Loupiac et Gerrit Berenike Heiter, qui glissent d'une langue à une autre et d'une situation à une autre en toute aisance et avec un jeu souvent confondant de naturel.

Ultramoderne solitude

Le constat du dramaturge britannique se veut amer. Le questionnement sur la fabrique et la transmission de l'information qui traverse *Atteintes à sa vie* en dit long sur les dérives de la société moderne, devenue une véritable « société du spectacle » * où tout passe par le prisme de l'écran et du divertissement, créateurs de fantasmes. Cette dimension de virtualité aurait sans doute gagné à être encore davantage soulignée dans la mise en scène, peut-être *via* la présence d'écrans, même si elle est par ailleurs évoquée par d'autres moyens, notamment dans les tableaux du music-hall ou de la publicité.

Si l'esprit du texte est respecté, on peut donc simplement regretter une certaine frilosité de la mise en scène qui reste parfois en-deçà des possibilités laissées par l'auteur et ne traduit sans doute pas suffisamment la violence et la cruauté du texte. Le rythme très différent des tableaux crée enfin une légère impression de déséquilibre. Ces quelques frustrations sont

néanmoins compensées le plus souvent par le jeu des comédiens, qui portent le texte de Crimp de bout en bout. ¶

Juliette Rabat

* *La Société du spectacle* est un essai de Guy Debord paru en 1967 qui dénonce l'emprise croissante de la représentation et de l'image sur la société d'après-guerre.